

# Un reflet dans le COVID

Enfin ! Le journal télévisé venait de se terminer et aussitôt, un concert de klaxons avait explosé dans les rues.

Le président de la République avait parlé. Après deux mois de confinement généralisé, le pays était en train de se débarrasser du virus. On pouvait souffler et s'il fallait compter les morts et les familles dans la peine par milliers, la pandémie s'était éloignée.

Comme une digue venant de céder, les rues s'étaient couvertes de monde. Les Français s'étaient précipités au dehors. La télé avait montré des gens qui défilaient dans les rues des villes, se retrouvaient et se saluaient, sans être contraints à la distance qu'avaient imposée les gestes barrières. Sans liesse, mais soulagés.

J'avais éteint la télé et je m'étais rapproché de la fenêtre. Le soleil mourait comme une orange brûlée par l'horizon. Les fleurs étaient comme une neige sur les arbres, une dernière touche de clarté à travers le soir. Le moment était arrivé. Cela faisait des mois que je m'y préparais. On voulait changer le monde. Ça commençait cette nuit.

Malgré tous les efforts de Julie, à enchaîner les activités avec Paul et Léo, les décibels et ma nervosité avaient atteint des niveaux extrêmes, dès les premiers jours. Il était évident que je serais incapable de travailler dans ce vacarme et qu'il me fallait trouver une solution. Je décidai alors de m'isoler dans la maison de ma grand-mère, à moins de deux heures d'ici. J'ignorais alors que j'y resterais aussi longtemps...

Construite de pierres grises, elle était, avec ses quatre amis neigeux plantés sur sa droite, le seul relief générateur d'ombre dans cette étendue sauvage. Moi qui étais habitué au fourmillement, aux immeubles et aux bruits, je trouvais cette pauvreté visuelle et ce calme insupportable. Comment mon frère pouvait-il habiter cet endroit, plusieurs mois l'année, pour y trouver de l'inspiration ? Cela devait sûrement être un truc d'artistes ! Ces fantaisistes s'imposaient des souffrances pour, soit disant, nourrir leur créativité... Lui était écrivain.

A l'intérieur, j'avais libéré la petite table placée à côté de la fenêtre et m'étais installé de manière à manager mon équipe en visioconférence dans de bonnes conditions. Les premiers jours furent intenses. Il fallait que les salariés trouvent de nouveaux repères entre la gestion des enfants, des devoirs, des repas, du travail et la présence permanente du conjoint ou, à l'opposé, certains devaient gérer leur solitude... Les échanges étaient nombreux et effrénés, chacun

souhaitant notifier sa présence. L'apprentissage contraint et accéléré des plateformes collaboratives renforçait les inquiétudes et la nervosité des membres de l'équipe. Ils me sollicitaient par mail, par messagerie instantanée et lorsque je ne répondais pas assez vite ils m'appelaient sur mon mobile. Parfois, j'avais plusieurs appels en même temps ! De la folie ! Je m'arrêtais chaque jour vers vingt heures. Le premier rituel installé était de sortir ma St James pour me verser un verre avant de m'asseoir dans le vieux fauteuil que je retournais vers la fenêtre, pour ensuite appeler Julie. Nos appels étaient assez courts. C'était l'heure du couché à la maison. Je souhaitais « bonne nuit » aux enfants et « bon courage » à Julie. Je me resservais un ou deux rhums selon l'intensité de la journée et l'humeur qui m'habitait. Certains soirs, Sébastien, mon collègue canadien, m'appelait et nous discussions une bonne partie de la soirée. Lui aussi était isolé et avait besoin de parler.

Depuis le début de ma carrière, j'avais vite progressé dans cette multinationale. J'avais commencé par assurer le suivi de dossiers de petits clients puis, j'avais obtenu la gestion de grands comptes, pour enfin intégrer la direction de la stratégie dont j'étais maintenant responsable. C'est lors d'un séminaire annuel organisé au Canada que j'avais rencontré Julie ; il y a 7 ans. Elle intervenait en tant que traductrice. Je me souviens de notre premier regard. Le décor luxueux de la salle avait disparu pour laisser place à un fond blanc mettant en valeur son doux visage et les formes de son corps. Elle portait une petite robe fuchsia, ajustée à souhait, faisant ressortir le brun de ses yeux. Son cou était enlacé d'un foulard de soie par-dessus lequel quelques mèches brunes s'échappaient de son fou chignon. Elle traduisait alors, en simultanée, les échanges entre deux directeurs financiers. Bien qu'elle parlait en français, je ne comprenais aucun de ces mots, subjugué par la mouvance de ses lèvres dessinées à mon goût. Elle m'avait tout de suite conquis et j'avais bien senti la réciprocité. Il était évident que cette rencontre ne serait pas la dernière. J'eus besoin de faire traduire de nombreux documents l'année suivante ! Si bien qu'un an plus tard, nous achetions notre maison en France et projections d'y faire pousser deux ou trois bambins. La consommation du budget consacré aux traductions était de nouveau maîtrisée...

Depuis plusieurs mois, Sébastien et moi nous interrogeons sur l'évolution de la multinationale. Ses impacts sur l'environnement nous gênaient de plus en plus et les décisions prises par les dirigeants correspondaient davantage à du maquillage pour actionnaires qu'à des vraies mesures en faveur de notre planète et de nos descendants. Lors des soirées d'affaires, il arrivait souvent que nous finissions, tous les deux, par nous projeter dans la création d'une nouvelle société,

plus soucieuse de l'environnement, mais aussi moins rentable... Nous avons évoqué plusieurs idées à développer mais cela aurait nécessité un gros budget d'investissement en recherche et développement, dès le démarrage. Et puis, le marché et la concurrence étaient tels que nos idées se distillaient avec l'alcool qui parcourait nos veines. Ces séminaires avaient au moins le mérite de nous permettre de nous retrouver et d'imaginer un monde meilleur.

C'était maintenant une habitude, Sébastien et moi nous appelions tous les soirs. Nous échangeions sur les problématiques rencontrées, sur les communications transmises par nos DRH respectives et surtout, nous nous libérions des tensions accumulées. Les jours passaient vite, les semaines aussi. L'arrivée du week-end était toujours un soulagement mais aussi une source d'angoisse. Comment occuper toutes ces heures dans ce trou perdu ? J'avais bien rallumé mon PC plusieurs fois, mais je ressentais le besoin de couper.

Je me poussai à sortir marcher. La semaine écoulée défilait dans ma tête. Je pensais aux ressentis exprimés par les collègues, aux difficultés qu'ils rencontraient enfermés dans leur foyer, aux visioconférences tendues, sans images pour capter la vérité des participants et aux cris des enfants énervés, dans des pièces voisines, couvrant parfois nos voix... Certains parents se levaient à l'aube pour travailler avant de s'improviser maître d'école. Je les admirais. Moi qui avais fui... Moi qui me fatiguais à coup de verres de rhum... Alors que j'imaginais la scène à la maison. Je pris conscience que j'avais délaissé Julie, que je ne m'étais pas vraiment préoccupé de ce qu'elle ressentait. Était-elle vraiment d'accord avec ma décision de partir ? Trouvait-elle le temps de faire des traductions, bien que les commandes devaient sûrement être moins nombreuses avec la crise. Comment le vivait-elle ? Elle me disait que ça allait, mais ne s'étendait pas.

J'avais aussi abandonné Léo et Paul, car trop bruyants... Je tentais de faire remonter les souvenirs partagés avec eux et prenais conscience de ma difficulté à réaliser l'exercice. Honteux, je constatais ne pas vraiment les connaître. Mon investissement au travail m'avait aveuglé. Ils grandissaient sans que je sois acteur ni même spectateur de leur vie. Je m'étais contenté de la règle du « bisou » tous les soirs, en leur souhaitant « bonne nuit ». Ils avaient besoin de tellement plus...

A bien y réfléchir, j'avais le sentiment de ne pas me connaître non plus... J'avais 37 ans, marié, père de deux enfants. Il y avait la forme mais rien dans le fond... Je consacrais l'exclusivité de mon temps à ma carrière mais qu'en resterait-il une fois mort... ? Pourquoi ? Pourquoi n'avais-je pas passé plus de temps auprès d'eux ? Est-ce qu'ils ne m'intéressaient pas ? Est-ce que je m'étais lassé de ma femme ? Bien sûr que non ! Je la négligeais, ça c'est sûr... Je ne me

rappelais pas la dernière fois où je l'avais faite rire. En revanche, je me rappelais bien de notre dernière dispute, sans pour autant identifier l'élément déclencheur. Sans doute une bêtise... Elle me manquait. Peut-être, lui manquais-je aussi ? Il fallait que tout cela change ! Il fallait que je retrouve ma femme et que je découvre mes garçons. Et les changements ne devaient pas s'arrêter là ! Il fallait que je bouscule ma vie ; que je m'implique dans un projet en accord avec mes valeurs. Je devais appeler Sébastien, notre projet était réalisable ! Il était temps de construire.

J'accélérais la marche et me promis désormais, de marcher tous les jours.

Il n'était que six heures au Canada, quand la messagerie de Sébastien s'enclencha. Devais-je laisser un message ? Oui, je ne pouvais pas attendre. Notre projet devait voir le jour et je commencerais à établir une carte mentale pour recenser toutes nos idées, dès la fin du message. Nous nous appellerions ensuite pour les organiser et commencer l'élaboration de notre business plan. Nous devrions exploiter tous les enseignements de cette période de confinement : le développement du télétravail, la réduction des déplacements, l'impact sur l'environnement, les adaptations du management, la confiance développée auprès des salariés... tout devrait être analysé, optimisé et valorisé.

De ce jour, j'organisais mes soirées différemment. J'éteignais un peu plus tôt mon ordinateur et sortais marcher, au minimum, une demi-heure. Les distances me paraissaient moins grandes et le paysage plus familier. J'avais tout l'espace pour étendre mes idées, les contrebalancer, les étayer. Dans le flot de mes pensées, les souvenirs avec Julie revenaient par ci par là, accompagnés de leurs émotions oubliées à regret. Les odeurs de l'herbe encore chaude éveillaient mes sens. Cela me faisait un bien fou... Cette nouvelle routine s'imprégna vite en moi, telle une drogue. Je rentrais, me préparais à manger, puis appelais Julie. Elle était toujours débordée et, je crois, de plus en plus nerveuse. Comment la détendre... ? Le déconfinement approchant, j'avais choisi de ne pas lui parler de mes, ou de nos, projets, à distance. Sur le chemin du retour, je posterais ma lettre de démission et lui annonçerais, dès mon arrivée, notre prochain départ pour le Canada. Julie retrouverait sa famille, ses amis et son mari, car je comptais bien réorganiser mon temps pour leur laisser une plus grande place. En parallèle, je m'investirais dans ce nouveau projet avec Sébastien qui, entre temps, m'avait avoué qu'il attendait que je fasse le premier pas.

Je signai ma lettre de démission et la glissa dans son enveloppe. J'ôtai la petite bande de papier et collai le bord avec délicatesse. Je pensais à ces romans où le personnage prenait un certain plaisir à lécher la colle de l'enveloppe. Je n'avais plus ce privilège mais ce geste eut un goût particulier dans ma mémoire. Je mis la valise dans le coffre et posai l'enveloppe bien en évidence sur le tableau de bord. Le frigo était bien débranché. Je refermai les volets puis la lourde porte de l'entrée en bois que ma grand-mère avait tant de mal à fermer durant les derniers jours de sa vie. Je lui étais reconnaissant de m'avoir permis de me retrouver, chez elle.

Avant de partir, je voulais, une dernière fois, me connecter à ce lieu. Il m'avait semblé si inconfortable les premiers jours. Je m'y sentais comme chez moi à présent, même dans le noir. Je m'assis sur cette grosse pierre rectangulaire, cueillis une brindille et la mis à la bouche. Comme lorsque j'étais gamin, j'imitai les grands fumeurs recrachant des génies en direction de la lune à moitié dénudée. Je souriais. Ma vie allait changer, celle de ma famille aussi... Je saluai la maison, eus une pensée pour mon frère, puis me retira.

Je fis la promesse de me planifier des rendez-vous réguliers pour faire le point sur ma vie et mes relations, dès mon arrivée au Canada.

Je pris le chemin et m'amusai à viser les trous qui bousculaient la voiture. Je me sentais moi aussi bousculé, joyeux, vivant ! Je regardai mon téléphone, pas de message de Julie. Tant mieux, je ne me trahirais pas avec un débit de paroles trop rapide. Je m'arrêtai à la Poste du premier village et glissa l'enveloppe dans la fente à peine éclairée. Je concrétisais le changement : « En route vers le bonheur ! ».

J'ouvris mon application de musique en ligne et choisis Bill Withers. Cette figure de la soul n'aura pas eu la chance de connaître le déconfinement... Je chantais par-dessus sa voix le cœur léger. La route ne serait pas longue.

Je m'imaginai comment Julie réagirait... Pleurerait-elle de joie ? Sautillerait-elle comme une gamine ? Me sauterait-elle dans les bras en criant : « Ça y est, je t'ai enfin retrouvé ! ». L'excitation montait. J'étais tellement heureux et fier de moi. Il était vraiment temps ! « En route vers le bonheur ! » criais-je impatient.

J'arrivai à 23h08. Il n'y avait pas de lumière dans le salon. Les garçons devaient dormir, leurs volets étaient fermés. J'avançai la voiture jusqu'à la porte du garage avec lenteur. La porte de l'entrée était fermée. Sans faire de bruit, je glissai la clé puis ouvris. Pas une lumière, pas un bruit, pas de chaussure dans l'entrée ! Un sentiment étrange m'envahit. Que s'est-il passé ? Que

leur était-il arrivé ? La COVID aurait-elle emportée ma famille ? Comment ai-je pu les abandonner ?!

Je m'apprêtais à déposer les clés sur le meuble à chaussure quand je découvris une enveloppe sur laquelle était inscrit mon prénom. Mon sang se glaça. Je déchirai un bout de la lettre dans la précipitation. La première phrase commençait ainsi : « Stéphane, j'ai beaucoup réfléchi... ». Je m'écroulai sur le sol.

Il faut croire que cette période lui avait aussi permis de faire le point sur sa vie... Je pensais à mes projets, ma démission, ma femme, mes enfants...

Sans le savoir, elle venait de m'apporter la dernière leçon dans mon confinement personnel... Encore une fois, j'avais tout planifié sans la consulter, à supposer que mes projets seraient les nôtres... Il me fallait à présent la retrouver, lui dire que j'avais, moi aussi, beaucoup réfléchi, compris mes erreurs... C'était la première fois qu'elle partait ; j'espérais qu'elle me laisserait une chance. Je lui proposerais de bien vouloir réfléchir, avec moi, à de nouveaux projets dans lesquels nous pourrions, tous les quatre, grandir et nous épanouir.

Des images insupportables vinrent me tordre les tripes comme on essore un torchon gorgé d'eau : chez qui était-elle partie ? Était-ce pour un autre ? L'air me manquait. J'avais besoin des champs sauvages, de crier mon désarroi, de vomir cette douleur... J'attrapai mon mobile et enchainai alors les SMS. Ils s'accumulaient sur la droite... sans un revers de la gauche...

Il me fallut plusieurs heures avant de réorganiser mes pensées.

Je priaïis qu'il ne soit pas trop tard... Le bonheur devait se mériter... Je reformulai ma nouvelle devise en envisageant, cette fois-ci, que la route pourrait être longue, difficile, voire, inattendue...

« En route vers... le bonheur... », murmurais-je désabusé.